

Béatrice Janin Jacquat

Couleurs d'enfance

La mère qui ne savait pas aimer



ÉDITIONS
CABÉDITA
2015

Couverture: Fotolia – Martine A. Eisenlohr

© 2015. Editions Cabédita, route des Montagnes 13 – CH-1145 Bière
BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains
Internet: www.cabedita.ch

ISBN 978-2-88295-725-2

Introduction

L'histoire de ma vie, c'est l'histoire de nous cinq, les enfants.

La mère leur dit: «Tu es le grain de raisin qui va faire pourrir la grappe» ou: «Si tu continues, tu vas m'amener droit au cimetière.» Inlassablement, méthodiquement, elle répète ces phrases à ses petits qui craignent de plus en plus d'être possédés par des démons. Ces phrases leur tournent dans la tête jour comme nuit, continuellement. Ils en ont pris l'habitude. La culpabilité leur colle à la peau, c'est pour cela qu'ils doivent aller à l'église. Les gens ignorent qu'ils sont méchants, cruels même, mais eux le savent puisque la mère le leur dit sans cesse. A travers les yeux des oncles, des tantes, des grands-mamans et grands-papas, les petits sont beaux, avec des cheveux d'ange, avec un immense cœur rempli de douceur. Bien sûr ils font des bêtises, mais c'est tellement touchant et c'est de leur âge. Et pourtant ces petits-là grandissent. L'engrais de la méchanceté les aide certainement à pousser. Il y a bien des moments de tendresse cependant, lorsqu'il y a du monde à la maison, que l'un d'eux présente des signes de maladie grave ou est blessé. Lors de ces minutes fugaces, elle chasse les autres petits et le malade ou accidenté profite enfin d'instantanés éphémères d'amour. Alors certains sont plus malades que d'autres, sans savoir vraiment pourquoi. Peut-être juste pour être bercés par la tendresse trop brève.

Cavalaire – nos amies les bêtes

Sur la table du jardin, à l'ombre des chênes-lièges et des eucalyptus, les grosses fourmis aux derrières multicolores se promènent avec ardeur à la recherche des miettes de pain et des restes du déjeuner échoués à côté des assiettes. Notre père, artiste peintre à ses heures, a pris l'habitude de les baptiser d'un petit coup de pinceau. Il y a les lignées de fourmis à derrières verts, bleus, jaunes, rouges et quelques bariolées. De temps à autre, il en emprisonne quelques-unes dans ses tableaux pour représenter des petits personnages qui se baladent en arrière-fond de ses toiles. C'est ainsi que des fourmis sont immortalisées en de lilliputiens héros se promenant sur les quais de Saint-Tropez ou en des plaisanciers se bronzant au large, sur des voiliers prenant la gîte.

La vaisselle terminée, c'est inmanquablement l'heure de la sieste. L'ordre va être donné incessamment et nous savons qu'il faudra déguerpir au plus vite, sinon gare aux remontrances de la mère qui peuvent durer plusieurs jours en cas d'erreur de « non-disparition immédiate ». Le silence complet doit s'abattre sur la maison de vacances, et ne souffre d'aucune exception. Si la mère pouvait interdire aux cigales pantouflardes qui visitent le jardin de perturber le silence par leur chant entre treize et quinze heures pendant les mois de juillet et d'août de chaque année, elle le ferait. Mais heureusement,

son autorité ne s'exerce pas sur la nature. La mère doit être jalouse de ces stridulations qu'elle ne peut dominer, même quand elle crie après les petits.

Un coup de jet d'eau avec le tuyau d'arrosage du jardin pour laver la table et les vaillantes fourmis vont offrir leur dépouille à la terre, noyées pour la majorité, rescapées sur des miettes de pain pour certaines. Nous n'avons pas le temps d'observer lesquelles vont réchapper à l'inondation ou vont s'élever vers l'outremer du firmament. Le gong sonne et nous disparaissions dans les chambres, sous les toits généreusement chauffés par le soleil de Provence.

Sous les dalles de la terrasse, trois fourmilières coexistent depuis plus d'une année. Nous avons prévu d'organiser la cinquième guerre interfourmis dès que la mère ronflera.

Malheureusement, cette dernière décide de faire la sieste sous les toits, ce qui nous oblige à reporter nos ambitions guerrières à une heure ultérieure. Sa présence non rassurante nous contraint tous à une vraie sieste. La mère a usé de son droit de veto et la trêve du repos est par obligation respectée. Aucun de nous ne bouge avant l'heure fatidique.

A quinze heures zéro trois, les paris se déclenchent. Dom préconise que les fourmis installées sous le chêne sont plus féroces que celles qui sont sous l'olivier. Jean, lui, soutient fermement la petite colonie de fourmis rouges qui a élu domicile sous la douche extérieure, et dont les bataillons envahissent régulièrement la cuisine, au grand dam de la mère. Béa, étant la plus petite des trois, considère immédiatement qu'aujourd'hui l'aîné a tort. Sa position est étayée par les dires du père qui, pour une fois dans un conflit qui avait opposé le matin même Béa avec la mère, avait tranché net, en affirmant fort :

– Non, désolé, c’est les petits qui ont raison !

Béa adopte fièrement la nouvelle motion pour la journée, et décrète que l’aîné Dom va perdre.

Nous dressons donc des autoroutes interfourmilières bordées par des talus faits de gravats et de sable reliant les trois peuples élus. Après quelques minutes de travail assidu, la guerre est déclenchée, et nous surveillons avec circonspection le respect des conventions que nous avons érigées auparavant :

« Toute fourmi dissidente qui tente de gravir le monticule bordant le chemin est irrémédiablement assassinée par nos bons soins, quelles que soient sa race et son appartenance, à l’exception des fourmis baptisées par notre père, qui ont droit à la vie sauve, et qui sont aisément reconnaissables à leurs derrières colorés. »

Canalisées de la sorte après quelque dix minutes, le grand combat décisif fourmis noires – fourmis rouges se déroule sous nos yeux admiratifs. Visiblement, les petites fourmis rouges ont le dessus. Par centaines, elles s’agglutinent aux pattes des grosses fourmis et les immobilisent les unes après les autres, ce qui agace fortement Dom qui a mis en jeu deux semaines de « tour de vaisselle ».

Fâché, Dom rompt les règles tribales traditionnelles et décide unilatéralement d’intervenir dans cette guerre meurtrière. Il renverse une bassine de plus de vingt litres d’eau chauffée au soleil, et destinée au barbotage de notre plus jeune frère, sur la fourmilière nettement favorite dans ce conflit.

L’heure est grave. Le soutien inconditionnel de Dom aux grosses fourmis du chêne, la rupture du traité de guerre ne peuvent rester sans réaction de la part de Jean et Béa. Il est évident que Dom a enfreint les règles et tué par son geste irrespectueux la fourmilière préférée et prometteuse de quinze

jours sans vaisselle pour Jean et Béa. Cependant, à notre grande stupéfaction, les fourmis rouges continuent à guerroyer, sans se soucier ni de l'eau qui les recouvre ainsi, ni de notre problème, alors que les fourmis noires noyées remontent sous la forme de cadavres à la surface du demi-centimètre d'eau qui inonde les autoroutes interfourmilières.

Le terroriste Dom a perdu la guerre.

Jean en oublie toutes formes d'hostilités et se prend de passion pour ces petites bêtes capables de surmonter les événements sans broncher. Il nous déclame dans un discours scientifique que puisque les fourmis rouges sont capables de survivre aux déluges sauvages de l'eau tiède, il deviendra pompier-zoologiste pour pouvoir publier un magnifique traité sur l'incroyable puissance d'esprit de vie des fourmis de la douche.

La mère hurle depuis la cuisine contre nous les petits :

– Vous êtes de mauvaises graines pareilles à l'ivraie, dont le mélange avec le bon grain communique ses qualités toxiques à la farine, car vous êtes malfaisants, toxiques, toxiques !

La bassine renversée, les belles qualités de l'ivraie ouvrent à Jean de nouveaux horizons, il ne sera plus pompier-zoologiste, mais pompier-pharmacien, car les fourmis ont résisté à l'eau et à la mauvaise graine.

A l'iode transporté par les embruns lorsque le mistral ou la mère pousse ses coups de colère sur la colline, répondent les odeurs du lavandin, du thym accompagnées de la voix de Jean qui disserte sur son avenir. Le futur pompier tente d'amadouer le feu du courroux de la mère sans succès et la phrase trop souvent entendue tombe comme le couperet :

– Privés de plage et à vos cahiers !

Sur la grande table de la salle à manger, utilisée seulement pour les devoirs de vacances imposés par la mère, nous sor-

tons les dictionnaires et recherchons les mots que nous avons écrits faux lors de la dictée du matin. La mère avait comptabilisé 36 fautes dans la dictée de Béa, 22 chez Jean et 26 chez Dom. La dictée est la même pour tous et les petits savent qu'ils n'oublieront jamais son titre : *Ecolier, prépare ton avenir !* d'après Ch. Wanner et tirée du livre *Cours de dictée française* par Maurice Grévisse. Cinq fois vingt-six mots à écrire avec dans le cœur une haine farouche contre ce Maurice, finissent de persuader Dom que l'auteur de ce texte est un écrivain inhumain. La fin de l'après-midi de vacances est fichue.

Après le glacial repas du soir, nous filons nous réfugier dans les lits, en entendant cette phrase criée du bas des escaliers :

– Qu'ai-je fait au ciel pour avoir des enfants aussi méchants !
Qui retentit dans la nuit et dans nos rêves.

Le lendemain, comme tous les matins, la mère sonne le clairon à sept heures. Les lits faits, les pyjamas pliés, nous descendons à toutes jambes l'escalier pour gagner le jardin, où le petit déjeuner nous attend, avec le secret espoir que la température monte au-delà de trente degrés Celsius à l'intérieur de la maison, seule chance d'échapper à la dictée, au latin et au livre de mathématiques.

Et inéluctablement, à l'intérieur de la maison, volets fermés et rideaux tirés, la température se maintient aux alentours de vingt-six, vingt-sept degrés Celsius.

Maurice, le virtuel, poursuit sa persécution et terrorise une fois de plus la matinée de vacances des petits. Cependant cette fois, la dictée se présente sous de meilleurs auspices, pas à l'échelle du nombre de fautes d'orthographe, mais le sujet même « les sauterelles » nourrit nos intellects.

A onze heures trente, à la fin du cauchemar scolaire matinal imposé tout au long des vacances par la mère, notre impatience

à partager nos diverses idées au sujet des insectes explose. Tout le monde veut parler, et Maurice exceptionnellement est considéré ce jour-là comme un brave type sympathique.

– Les fourmis noires sont certainement remontées à la surface de l'eau parce qu'elles sont trop légères, donc elles n'ont pas assez à manger! clame Dom.

– Et si on leur donnait le sucre et les chocolats qui sont dans l'armoire de la cuisine. Elles grossiraient sûrement, elles adorent ça.

– T'es fou, la mère nous tuerait!

– Mais non, elle hurle toujours après les fourmis quand elles trouvent le sucre dans sa cuisine, alors comme ça les fourmis mangeraient dehors et la mère serait contente.

Nous arrivons finalement à la conclusion que pour équilibrer les guerres tribales organisées par nos soins, il suffit de fournir des sauterelles aux fourmis flottantes. Alourdies ainsi par une saine nourriture, elles pourraient guerroyer avec plus de vigueur.

A onze heures trente-cinq, l'idée est adoptée et à onze heures trente-six nous partons en chasse, à la recherche des sauterelles qui foisonnent dans les broussailles.

Pour enfermer nos captives, nous empruntons le seau bleu de la lessive qui se trouve sous l'étendage. C'est le seul seau qui comporte un couvercle. Nous prenons le chemin entouré de broussailles qui conduit vers l'Hôtel des Anglais « Beach Plaza ». A chacun de nos pas, des sauterelles aux ailes vertes, rouges, bleues rebondissent de frayeur devant nos airs malintentionnés et intrépides. Le voisin Phil nous escorte et rechigne devant la capture de ces insectes qui, selon lui, ne méritent pas le triste sort que nous leur réservons. Il veut devenir vétérinaire plus tard et nous traite de barbares. Cela dérange un peu Béa, d'autant que la maman de Phil est tellement gentille avec les

petits. Quand elle la voit, elle l'embrasse sur les deux joues chaudement et s'exclame :

– Que tu es jolie !

Et cette phrase stupéfie la petite à chaque fois, parce que dite avec tant de chaleur. Et Béa pense qu'elle n'est pas obligée de dire ça, puisque ce n'est qu'une voisine, et que la mère la critique méchamment à tout propos.

Plus de seize sauterelles sont enfermées dans le seau quand nous arrivons derrière l'Hôtel des Anglais. Dom nous fait un signe indiquant que nous devons nous taire immédiatement. Nous sommes aussitôt aussi immobiles que des statues, étant fort conscients que nous sommes en terrain étranger.

Deux hommes bedonnants et moches discutent devant la maisonnette, où se trouvent les clapiers des lapins, juste à l'arrière de l'hôtel.

– Que penses-tu ? Je tue un ou deux lapins ?

Et celui qui a un terrible accent anglais répond :

– Un doit suffire, j'ai prévu deux entrées : soupe de poisson et pâté de sanglier, le tout arrosé par des bons vins de ma cave. Tu te rends compte, ma fille a vingt ans !

– Alors, je pense que le gros lapin, celui qui est à gauche doit être succulent et suffisant.

L'angoisse et l'incompréhension s'emparent de nos cœurs. Nous savions par notre oncle Mic, qui est un puits zoologique de sciences animales, que le lapin angora ou le rex zibeline sont élevés pour leurs poils. Il nous a aussi raconté que le lapin est un animal coprophage et qu'il produit deux sortes de crottes :

– Molles, celles qu'il suce dès la sortie de son rectum et qui lui apportent un complément de nutrition ; dures, en forme de petites billes, celles qui sont ses excréments.

L'idée que le lapin suce ses crottes molles et que les Anglais se réjouissent de manger cet animal, nous amène à penser qu'ils appartiennent à une race des plus bizarres. Mais en plus manger un *Bugs Bunny* ou un lapin de la famille d'*Alice au Pays des Merveilles* nous persuade irrémédiablement et sans appel que les Anglais sont de vrais sauvages.

Nous entretenons d'excellentes relations avec notre copain, *Tom*, le gros lapin. Cela fait plus de trois semaines que nous lui apportons quotidiennement de la sarriette, du thym et du romarin. Et cela fait plus de trois semaines que la mère ne comprend pas pourquoi ses herbes végètent dans le jardin, ne grandissent pas et même dépérissent. Elle a accusé notre père de les avoir plantées sur de la caillasse. Puis, elle nous a interrogés vigoureusement, soupçonnant et pressentant quelques mauvaises intentions de notre part envers ses plantes qu'elle affectionne tout particulièrement. Cependant, aucun de nous n'a trahi, aucun de nous n'a révélé l'existence de *Tom*, indifférents aux engueulades comme à la mort du thym ou du romarin. Nous veillons à donner un peu de soleil à ce pauvre lapin enfermé seul dans le clapier, à l'écart des autres.

Un seul regard entre nous et nous tombons d'accord : personne n'attentera à la vie de *Tom*. Le futur vétérinaire Phil est déterminé. Nous devons le sauver. Nous devons agir et vite.

De retour à la maison, le seau de sauterelles est déposé au grand soleil sur la terrasse et les guerres interfourmilières sont reléguées au second plan. Notre problème est nettement plus important, capital même : il en va de la vie de notre lapin *Tom*. Nous griffonnons des plans militaires élaborés, sur des pages arrachées à un des cahiers de maths. Nous donnons rendez-vous à Phil à quinze heures, puisque aujourd'hui après le repas

Table des matières

INTRODUCTION	7
CAVALAIRE – NOS AMIES LES BÊTES	9
PAYS DE VAUD – L'ADOPTION	27
CAVALAIRE – NOS VOISINS.....	45
BELMONT – NOS EXPÉRIENCES	57
CAVALAIRE – LES INDIENS	77
BELMONT – NOS COPAINS.....	91
TABLE DES MATIÈRES.....	109